Marc BONHOMME, Anne-Marie PAILLET, Philippe WAHL,
dirs, *Métaphore et argumentation*

Louvain-la-Neuve, Academia/Éd. L'Harmattan, coll. Au cœur des textes,
2017, 375 pages

Alain Rabatel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/20273>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.20273

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2019

Pagination : 410-415

ISBN : 9782814305540

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alain Rabatel, « Marc BONHOMME, Anne-Marie PAILLET, Philippe WAHL, dirs, *Métaphore et argumentation* », *Questions de communication* [En ligne], 35 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2019, consulté le 21 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/20273> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.20273>

des enjeux du plurilinguisme et qui respecte mieux les apports potentiels des différentes langues, ce qui revient à lutter contre les dangers de l'uniformisation due à la mondialisation. Que nous le voulions ou non, ce que l'auteur nomme la « perturbation écolinguistique » (p. 302) est bien réelle. Aussi se demande-t-il s'il est irréaliste d'envisager une politique linguistique concertée entre pays frontaliers et « qui porterait à la fois sur l'enseignement des langues, sur la standardisation de certaines d'entre elles, sur leur place dans la vie publique, sur les traductions, etc. » (p. 302).

Dans une annexe intitulée « Le poids des langues en Méditerranée », à l'appui de plusieurs tableaux, Louis-Jean Calvet établit une sorte de « baromètre » des langues du monde (p. 303) et analyse les rapports entre elles, réfléchissant aux facteurs de force et de faiblesse qui permettent d'évaluer leur importance.

Le lecteur aura compris que Louis-Jean Calvet, en relation avec d'autres travaux comme ceux de Nadège Lecheval – qu'il cite –, préconise une étude des langues adoptant une perspective globale et pluridisciplinaire (cartographie, géopolitique, histoire...), plus adaptée à la mutation permanente dont les langues sont l'objet. L'ouvrage, qui a reçu le prix Ptolémée 2016 de la vulgarisation scientifique, est très lisible, d'une grande clarté et réellement pédagogique, notamment grâce à une large palette de cartes illustratives. Très riche et abondant des thèmes variés, c'est un excellent outil introductif parce qu'il offre un véritable tour d'horizon de la question linguistique en Méditerranée, celle du passé mais aussi celle du présent, ainsi que de nombreuses pistes de réflexion sur les enjeux contemporains liés aux langues. Force est de conclure que, avec *La Méditerranée : mer de nos langues*, Louis-Jean Calvet signe un livre de référence.

Caroline Narracci

LJS, université de Lorraine, F-57000

caroline.narracci[at]univ-lorraine.fr

Marc BONHOMME, Anne-Marie PAILLET, Philippe WAHL,
dirs, *Métaphore et argumentation*

Louvain-la-Neuve, Academia/Éd. L'Harmattan, coll. Au cœur des textes, 2017, 375 pages

Dans leur introduction (pp. 5-22), Marc Bonhomme, Anne-Marie Paillet et Philippe Wahl justifient la parution d'un nouvel ouvrage consacré à la plus étudiée des figures du discours, la métaphore, parce que la figure n'a pas donné lieu, en français du moins, à des investigations systématiques sur sa dimension argumentative. Et ce, en dépit de travaux qui ont abordé

ponctuellement la question, qu'il s'agisse de ceux de Michel Le Guern (« Métaphore et argumentation », pp. 65-74, in : collectif, *L'Argumentation*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1981), Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca (*Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 1988), Christian Plantin (« Analogie et métaphore argumentative », *A contrario*, 16, 2011, pp. 110-130), voire de travaux plus sectorisés, sur le rôle de la métaphore dans le pamphlet pour Marc Angenot (*La Parole pamphlétaire*, Paris, Payot, 1982), sur son influence dans les représentations sociales, médiatiques pour Andreas Musolf (« Dehumanising Metaphors in UK Immigrant Debates in Press and Online Media », *Journal of Language Agression and Conflict*, 3 (1), 2015, pp. 41-56). La tâche est difficile en raison de l'instabilité conceptuelle autour des notions de métaphore et d'argumentation. En effet, la métaphore est analysée à travers aux moins deux grandes perspectives. La première en fait une catégorie linguistique originale, dotée d'un certain nombre de caractéristiques (analogie, allotopie, recatégorisation) qui en font une figure spécifique, reine des études rhétoriques et stylistiques. Plus contemporaine, la seconde conteste son autonomie catégorielle : ainsi la sémantique interprétative voit-elle plutôt en elle la trace d'un parcours de lecture qui renvoie à l'argumentativité générale (et ordinaire) des énoncés, tandis que la sémantique argumentative considère que la métaphore, comme tout le lexique, possède des propriétés argumentatives de nature à provoquer des enchaînements argumentatifs. D'emblée, ces deux dimensions renvoient à une argumentativité générale, autrement dit à une conception étendue de l'argumentation, liée à des degrés de persuasion, à un usage de valeurs, d'émotions, susceptibles d'influer plus ou moins fortement sur l'auditoire, tandis que d'autres conceptions, restreintes, privilégient les procédures logiques, les chaînes d'arguments. Cela dit, comme le stipulent à juste titre les auteurs, la conception étendue ne repose pas que sur l'emploi d'émotions, de valeurs ; la sémantique argumentative d'Oswald Ducrot ou de Manon Carel relève aussi de cette conception, même si l'argumentativité repose sur les instructions du lexique favorisant plutôt tel ou tel enchaînement argumentatif.

Cette situation complexe conduit les auteurs à mettre en avant trois paramètres pour l'analyse de l'argumentativité de la métaphore : son potentiel argumentatif, sa qualité argumentative, ses manifestations argumentatives. Le potentiel argumentatif répond à l'interrogation suivante : l'argumentativité de la métaphore s'inscrit-elle dans sa structure ou dépend-elle de facteurs extrinsèques ?

Certes, l'analogie, l'orientation illocutoire qui découle de ses recatégorisations notionnelles et des transvalorisations influent sur l'auditoire, mais ces traits inhérents (qui ne sont cependant pas exclusifs de la métaphore) « ne trouvent leur aboutissement que s'ils sont activés en discours par des conditions externes » (p. 7), par exemple des données cotextuelles, contextuelles (situation d'énonciation), culturelles (avec notamment le paramètre générique, le poids de l'interdiscours, etc.). Partant de là, le potentiel argumentatif est reformulé ainsi : si « le potentiel argumentatif de la métaphore détermine son ancrage dans le champ de l'argumentation », « ses traits argumentatifs intrinsèques justifient qu'on la considère comme une forme d'argument, elle apparaît davantage comme un support d'argument(s) quand on examine le rôle décisif de son entourage discursif pour son efficacité pragmatique » (*ibid.*).

Le deuxième paramètre pour rendre compte de l'argumentativité de la métaphore porte sur sa qualité. Celle-ci dépend évidemment des définitions de l'argumentation, des représentations qu'on se fait d'une argumentation idéale qui, en Occident, valorise l'argumentation rationnelle, le *logos* et donc une structure syllogistique propre à accueillir les chaînes d'arguments (rationnels) en vue d'une thèse. Partant de cette conception dominante, la métaphore relève plutôt de *fallacies*, compte tenu de sa dimension analogique fondamentale. Le parti pris théorique des auteurs est tout autre : il consiste à reconsidérer ce que les tenants de la conception restreinte de l'argumentation jugent des faiblesses. Cette revalorisation met en avant l'efficacité de la figure, son rendement maximal, inversement proportionnel au nombre de mots pour exprimer un argument, *a fortiori* une chaîne d'arguments étayant une thèse. L'efficacité repose sur les dimensions cognitives, esthétiques, affectives, axiologiques de la métaphore. Ces dimensions n'excluent pas un fond rationnel important, lequel privilégie la cible à convaincre et persuader, autrement dit une logique empathique subordonnant le *logos* à cette visée pathémique. Partant de là, la métaphore repose sur un fonctionnement impressif et expressif fondamental, qui joue plus ou moins efficacement selon les situations et les genres, par exemple dans la publicité, la polémique, la poésie, le discours scientifique, voire le discours de vulgarisation ou encore les discours de formation (didactiques et pédagogiques). Finalement, ce réexamen de la métaphore revient à réévaluer l'analogie car, « l'argumentation métaphorique exige un usage réfléchi et judicieux des rapports analogiques mis en œuvre » ; de plus, « elle peut être évaluée,

discutée ou réfutée dans le déploiement rationnel des interactions verbales » (p. 8). Les directeurs de l'ouvrage soulignent encore que la qualité argumentative des métaphores est variable, mais toujours efficace, selon leur degré de lexicalisation. Les métaphores vives ont certes une plus grande force argumentative en raison de leur saillance, mais les métaphores conventionnelles, les catachrèses ne sont pas pour autant démunies de force argumentative : seulement cette force est d'une autre nature, plus redoutable, en un certain sens, dans la mesure où leur banalisation naturalise des représentations dont la force doxale est ainsi renforcée, comme le montrent avec force les métaphores dans les proverbes.

Le troisième paramètre concerne la diversité des dimensions argumentatives de la métaphore, notion qui fait directement écho à la distinction, chez Ruth Amossy (*L'Argumentation dans le discours*, Paris, A. Colin, 2000 ; *Argumentation et analyse du discours*, 20, 2018), entre visée argumentative (argumentation restreinte) et dimension argumentative (argumentation étendue). On retrouve là le rôle potentialisant, si l'on peut dire, du co(n)texte, des situations et des genres, d'autant plus fort qu'il s'appuie sur des marqueurs linguistiques, des commentaires métalinguistiques qui peuvent certes atteindre leur cible, mais aussi s'avérer contre-productifs si la dimension métaphorique est jugée malheureuse (p. 9).

Dans cette perspective, l'ouvrage rassemble 18 contributions réparties en trois sections d'inégale longueur, à partir d'approches variées, relevant de la sémantique, de la pragmatique, de la linguistique textuelle, de la stylistique. Par-delà la diversité des choix théoriques, la métaphore est appréhendée en discours, à travers ses fonctionnements linguistiques, ses procédures d'actualisation, ses modes de contextualisation. Dans la première partie, « Ouverture historique » (pp. 23-75), deux contributions mettent en perspective les problématiques actuelles avec celles des textes fondateurs de l'Antiquité. Fernand Delarue, dans « Quelques remarques sur métaphore et persuasion chez Aristote et ses continuateurs latins » (pp. 25-55), rappelle qu'Aristote a souligné le pouvoir persuasif de la métaphore, tant en poésie qu'en prose. Dans cette dernière, notamment, son naturel accroît l'efficacité de la performance oratoire, en appui sur les procédés de vitalisation et d'évidence. Aristote souligne également que son efficacité comme outil de conviction est en phase avec le projet de l'orateur (et, sur ce point, sa réponse est identique à celle qu'il donne sur la vérité/efficacité de l'*ethos*). Il y ajoute le critère du plaisir. Cicéron prolonge ces idées, en prenant comme critère essentiel la concision efficace

et, dans ce cadre, la beauté persuasive de la figure, en tant qu'*ornatus* – au sens non pas d'ornement, comme on pourrait le croire, mais au sens militaire et, somme toute, pragmatique, d'équipement propre à faciliter la réalisation de certaines tâches, en vue de certaines fins. Enfin, Quintilien apporte sa touche en théorisant l'opposition entre métaphore et comparaison, cette dernière étant plus à même d'emporter une conviction rationnelle qu'elle explicite, à travers notamment la « comparaison-preuve ».

Dans « Acheminement vers la conscience : métaphore, psyché et argument dans la tradition sophistique » (pp. 57-75), Henry M. Bowles procède à une lecture psychologique de la métaphore, dégageant une fracture entre les tenants d'une psychologie matérielle et ceux d'une psychologie formelle. Les premiers, qui, selon l'auteur, ont un rôle fondateur dans l'histoire de la métaphore, sont représentés par le courant sophistique illustré par Gorgias. Ils attribuent une place fondamentale au sensoriel, avec l'idée que, la conscience étant phénoménale, cette dimension sensorielle, concrète, est stratégique dans la construction/ partage de l'adhésion. C'est aussi la conception de Quintilien, en raison de son matérialisme psychologique. Platon s'oppose à ce courant en vertu de la supériorité de la dialectique sur les images matérielles, tandis qu'Aristote exprime une position intermédiaire, soulignant que la métaphore a une indéniable force persuasive, moindre toutefois que la force de conviction liée au *logos* syllogistique ou enthymématique.

Neuf articles composent la deuxième partie, « Recadrages théoriques sur l'argumentation métaphorique » (pp. 77-239), accordant une place plus importante à la composante énonciative, son jeu sur les points de vue, son fonctionnement dialogique. Les articles de Pierre-Yves Raccach, François Nemo et Kohei Kida discutent du statut sémantique de la métaphore, en confrontant la figure à des théories linguistiques, non rhétoriques, de l'argumentation. Dans « Métaphore, points de vue argumentatifs, construction du sens » (pp. 79-97), Pierre-Yves Raccach réfute la conception classique de la métaphore comme changement de sens, qui confond les opérations discursives de surface avec la réalité profonde de la langue. Pour lui, la métaphore obéit aux mêmes principes interprétatifs que les énoncés ordinaires, tout en suscitant des effets métaphoriques particuliers, consistant en la suggestion ou en l'imposition de points de vue conventionnellement associés au lexique, agissant sur l'orientation des énoncés (autrement dit leur argumentativité). Selon Pierre-Yves Raccach,

les effets métaphoriques proviennent du contraste entre les points de vue conventionnellement associés aux mots et le caractère inattendu des points de vue actualisés en discours, en fonction des visées argumentatives sur le référent. Ces effets s'atténuent avec la répétition des figures, qui conventionnalisent la métaphore vive. D'une certaine façon, l'argumentativité de la métaphore repose davantage sur des jugements (inter)subjectifs que sur des propriétés sémantiques spécifiques immanentes.

Dans « Métaphore et sémantique de la pertinence argumentative » (pp. 99-116), François Nemo remet en cause la présentation traditionnelle de la métaphore comme analogie se substituant au sens propre, en soulignant que la métaphore se présente comme une caractérisation sémantique mettant en relief des propriétés distinctives de la notion, en contexte, ce qui contribue à son orientation argumentative. Ainsi conceptualisée, comme intenté à saisir, le co(n)texte actualise des sens spécifiques de la polysémie des mots. En d'autres termes, la métaphore n'est pas en rupture avec l'expérience du monde, elle recatégorise les mots de façon à mettre en relief tel aspect/point de vue particulier sur les référents – selon notre expérience du monde –, valorisé ou non, de façon à influencer sur les représentations du destinataire. François Nemo ajoute un argument fort à l'appui de la thèse de l'argumentativité de la métaphore en remarquant que si l'on peut nier une métaphore, ses caractérisations, il est en revanche impossible de nier son intenté (pp. 109-110).

Dans « L'argumentativité de la métaphore dans une sémantique argumentative » (pp. 117-134), Kohei Kida analyse les emplois métaphoriques du mot *mur*, dans le cadre de la théorie des blocs sémantiques d'Oswald Ducrot et Marion Carel, dans le but de montrer qu'il n'y a pas de différence entre emplois métaphoriques et non métaphoriques. D'après l'auteur, les paraphrases sémantiques des exemples montrent qu'ils ont les mêmes aspects et enchaînements argumentatifs (transgressif : /raison de communiquer POURTANT séparation/ ou normatif : /mur DONC renoncer à passer/), y compris pour les emplois littéraires (dont les paraphrases sont discutables, p. 125) ce qui conduit l'auteur à remettre en cause la distinction entre sens littéral et emploi métaphorique, le terme ayant une dimension polysémique. L'auteur note que, dans les emplois métaphoriques, *mur*, interprété littéralement comme métaphoriquement, fonctionne en quelque sorte comme une syllepse (p. 130). La conclusion, étayée sur trois exemples, se discute, d'autant que si syllepse il y a, cela accrédite l'idée selon laquelle il y a bien une

différence entre les emplois non métaphoriques et métaphoriques. De plus, l'auteur ne prend que des emplois métaphoriques, et l'on doute qu'il arriverait à une même conclusion avec des exemples tels « ce mur s'est effondré » ou « le mur vient d'être repeint » dans lesquels *mur* est utilisé dans son sens littéral, ce qui fragilise du même coup la démonstration.

Dans « La métaphore comme argumentation par séduction » (pp. 135-152), Marc Bonhomme s'appuie sur les conceptions de l'argumentation de Jean-Blaise Grize (*Logique et langage*, Paris, Ophrys, 1990) pour rendre compte de la force persuasive de la métaphore, en appui sur les mécanismes d'éclairage, qui jouent empathiquement sur les affects, les valeurs dont le locuteur imagine qu'ils seront partagés par l'auditoire. La métaphore est efficace en ce qu'elle dissimule son argumentativité derrière les images des phores, ce qui lui permet d'opérer des réorientations axiologiques. Comme le montre Jean-Blaise Grize, les inférences suscitées par les phénomènes d'éclairages sont davantage partageables que les déductions qui peuvent paraître imposées d'en haut, dès lors que c'est le destinataire qui effectue l'essentiel du travail interprétatif, sur la base des instructions du texte. Ce faisant, Marc Bonhomme apporte une contribution très convaincante en faveur d'une potentialité intrinsèque de la figure, actualisée par la mise en discours et confirmée (ou pas) par le récepteur, ce qui confirme l'intérêt de l'approche pragma-linguistique de l'auteur, prenant en compte les effets, sur la base des instructions du texte, avec une marge de liberté, en fonction des interprètes.

Dans « La métaphore axiologique et ses auditoires : une fonction critique dans tous ses états » (pp. 153-168), Roselyne Koren poursuit une réflexion analogue à celle de Marc Bonhomme, en se plaçant du côté de la réception. Elle analyse des métaphores fortement chargées de jugements de valeur (à travers l'étude d'un échange épistolaire entre Michel Houellebecq et Bernard-Henri Lévy sur les enjeux éthiques de leur vie ou un propos critique de Daniel Schneidermann à base de métaphores antithétiques envers l'usage des métaphores dans les médias) et confirme les limites de l'efficacité de la métaphore, dans la mesure où l'auditoire est l'instance déterminante qui active une lecture rationnelle et argumentative de la métaphore ou, au contraire, la considère comme fallacieuse.

Dans « Contre les métaphores : une approche par la réfutation de la métaphore argumentative » (pp. 169-185), Christian Plantin analyse les formes d'opposition produites par les énoncés métaphoriques dans le cadre des interactions dialogales attestées et, parfois, imaginées

(mais plausibles). Une métaphore peut se voir opposée une contre-métaphore dans un contre-discours, être rejetée parce que jugée malheureuse, réfutée pour son manque de pertinence rationnelle, mettant potentiellement les rieurs de son côté. Dans tous ces cas, la métaphore est repérée, mais contestée. Il arrive aussi que la métaphore soit tout simplement incomprise, voire prise à la lettre (mais dans ce cas, l'expression de « démétaphorisation » (pp. 182-183) utilisée par Christophe Plantin est curieuse car elle présuppose la conscience d'une métaphore qui, du point de vue du récepteur, n'a pas lieu). Ces situations de résistance à la valeur argumentative des métaphores confirment qu'on peut la contester, mais, dans le même temps, ces contestations pointent sur leur force impressionnante.

Catherine Camugli Gallardo, dans « *Autant chercher une aiguille dans une botte de foin* : métaphore, paradoxe et argumentation » (pp. 187-204), étudie des expressions métaphoriques figées, dans la presse écrite qui se caractérisent par une opposition interne, comme l'indique l'exemple du titre de sa contribution. Présentes souvent dans les titres ou en conclusion d'articles, ces métaphores soulignent l'inconsistance référentielle du point de vue combattu, tout en proposant sous une forme radicale et formulaire un contre-discours qui vise à mettre les lecteurs du côté du journaliste. Ces expressions métaphoriques entretiennent avec leur cotexte deux grands types de relation : d'une part, des relations analogiques à la source de définitions qualifiantes ou opposant deux points de vue sur une même réalité ; d'autre part, les expressions métaphoriques intégrées dans des enchaînements concession + réfutation qui minimisent la prise de position ou surenchérent sur elle.

Georges Kleiber, dans « De l'argumentation dans les proverbes métaphoriques » (pp. 205-220), rappelle que les proverbes métaphoriques ont une meilleure expressivité et une plus forte argumentativité que les proverbes non métaphoriques, en raison de leur « imagerie ». Il traite ensuite de la double figuralité des proverbes métaphoriques : d'abord, une figuralité horizontale, avec une relation référentielle analogique entre des situations qui sont incompatibles avec celles du sens explicité par les proverbes (voir « on ne tire pas sur une ambulance »). Ensuite, une figuralité verticale (analysable en termes de métaphore ou de synecdoque), coulissant sur un axe concret-abstrait, la situation exprimée par le sens explicité étant utilisée comme la représentation imagée (et formulaire) de la situation du sens proverbial (voir « Chat échaudé craint l'eau froide »). Cette double figuralité est à la source de la force de séduction des métaphores (figuralité

horizontale, concernant plutôt les métaphores figées), tout autant qu'à celle de leur pouvoir argumentatif (figuralité verticale visant plutôt les métaphores vives), dès lors qu'elle facilite la compréhension d'une situation abstraite par des données concrètes. De ce point de vue, les proverbes métaphoriques fonctionnent comme une argumentation par illustration (p. 214), incarnant une vérité conceptuelle (d'amont) dans une vérité empirique singulière (d'aval). Ce qui légitime les métaphores et les rend difficiles à réfuter – mais pas impossible, comme l'ont montré les analyses en réception de Roselyne Koren ou Christophe Plantin ; cependant, il faut bien reconnaître qu'ici, il est difficile de distinguer ce qui revient à la force de la métaphore d'un côté, à celle de la structure proverbiale de l'autre, et que, en tout état de cause, la forcepressive et argumentative de la métaphore est comme démultipliée par celle du patron proverbial et, plus largement, de sa dimension parémique.

Jérôme Jacquin ferme la marche des approches théoriques avec sa contribution, « Gestes métaphoriques de préhension dans l'argumentation en coprésence » (pp. 221-239), qui propose une analyse de la dimension intersémiotique de l'argumentation métaphorique liée à la communication non verbale, autour de deux variantes de geste construisant analogiquement un cône (« bol retourné » ou « pyramide »), gestes métaphoriques en ce qu'ils renvoient à une métaphore conceptuelle du type : « les idées/concepts sont des objets physiques et comprendre est saisir » (p. 224). Sur la base de l'analyse de huit débats publics, l'auteur établit que l'argumentation est multimodale et que les gestes contribuent à la cohésion et à la « lisibilité » des séquences argumentatives, tout particulièrement autour de la mise en saillance d'un objet de discours, un exemple ou une définition dont il s'agit de montrer la consistance. Sur ce point, si la multimodalité est indiscutable, on n'en dira pas autant sur la force « d'une position argumentative », qui ne semble guère démontrée et qui, si elle existe, relève plutôt d'une argumentativité très générale qu'il serait peut-être intéressant de relier à l'*ethos* du locuteur. Assurément, les gestes accompagnent le discours et cherchent à imposer la vérité d'un objet discursif qui se voit ainsi focalisé. Mais c'est surtout la nature métaphorique des gestes qui interroge, tout comme leur dimension analogique. Quoi qu'il en soit, le chantier est ouvert et intéressant, et le lecteur se reportera avec profit à l'analyse de Ruggero Druetta (pp. 335-354), dans laquelle l'auteur met notamment en valeur les saillances prosodique et gestuelle additionnelles qui accompagnent les métaphores, à des fins de polémique, ou pour renforcer l'*ethos* de l'orateur.

La troisième partie, « Argumentation métaphorique et types de discours » (pp. 241-371), comprend sept articles : Anne-Marie Paillet : « Métaphore, narration et argumentation » (pp. 243-259) ; Eliane Kotler : « La métaphore comme outil de l'argumentation dans le discours pamphlétaire : le cas de la *Confession du Sieur de Sancy* d'Agrippa d'Aubigné » (pp. 261-277) ; Philippe Wahl : « Poésie et argumentativité. Sur les métaphores guerrières d'Apollinaire » (pp. 279-301) ; Mathilde Vallespir : « Dé-montrer/argumenter, ou de l'argumentation métaphorique dans la philosophie française des années 1960 : l'exemple de "La mythologie blanche" de Jacques Derrida » (pp. 303-318) ; Véronique Montagne : « La métaphore de la "beste" : une figure argumentative des traités de peste de la Renaissance » (pp. 319-334) ; Ruggero Druetta : « Une métaphore sans qualités ? Exploration de l'usage argumentatif de la métaphore dans le discours politique oral » (pp. 335-354) ; Catrine Bang Nilsen : « Usages argumentatifs de la métaphore et représentation des mouvements migratoires dans la presse francophone » (pp. 355-371). Compte tenu de la difficulté de rendre compte de l'ensemble des contributions d'un ouvrage en essayant d'entrer dans les raisons des auteurs, je choisis – en présentant mes excuses aux auteurs dont je ne mentionne que les titres –, de focaliser sur des contenus historiques ou théoriques, plus directement transposables. Mais cela ne signifie en rien que les analyses stylistiques ne présentent pas d'intérêt, ni même d'intérêt théorique, en raison du prisme discursif adopté. De ce point de vue, on ne peut que recommander la lecture de ces études de cas qui mettent bien en valeur la forcepressive et argumentative/interprétative de la métaphore, voire herméneutique dans la contribution de Philippe Wahl. En outre, on appréciera l'analyse de l'argumentativité de la métaphore à travers la mise en relation de la métaphore avec des figures connexes, telles l'allégorie, chez Anne-Marie Paillet, l'ironie, en contexte pamphlétaire, chez Eliane Kotler, le paradoxe, chez Catherine Camugli Gallardo, sans oublier l'influence du paramètre générique.

Au total, l'ouvrage mérite vraiment la lecture, parce qu'il ouvre des pistes théoriques variées sur la figuralité de la figure, son argumentativité. Il se signale par la richesse de ses entrées théoriques, celle des genres examinés, par la prise en compte du locuteur comme du récepteur, des réussites comme des ratés du processus métaphorique. Tout au plus peut-on s'étonner que le titre mette en avant la notion d'argumentation, quand la plupart des auteurs en tiennent pour l'argumentativité de la figure, patente dès la deuxième partie, dans la plupart des choix théoriques des auteurs, et plus encore dans les études stylistiques et discursives de la troisième partie. Or, cette substitution est dommageable, car les

réflexions théoriques sur la métaphore, et ce n'est pas là leur moindre intérêt, apportent de l'eau au moulin d'une réflexion globale, plus que jamais nécessaire, sur la nature complexe des processus argumentatifs en général, en intension comme en extension. De ce point de vue, le volume, riche, comportant des analyses souvent passionnantes, apporte de surcroît des éclairages stimulants et substantiels sur les formes indirectes d'argumentation !

Alain Rabatel

*Icar, université Lumière Lyon 2, ENS de Lyon, F-69007
alain.rabatel[at]univ-lyon1.fr*

David DOUYÈRE, *Communiquer la doctrine catholique. Textes et conversations durant le concile Vatican II d'après le journal d'Yves Congar*

Genève, Éd. Labor et Fides, coll. Enquêtes, 2018, 256 pages

La vie du P. Yves Congar, prêtre français dominicain, apparaît, à bien des égards, comme un condensé du ^{xx}e siècle : né dans les Ardennes françaises en 1904, il est mort juste avant la fin de ce siècle (1995) dont il a vécu, comme témoin et comme acteur, les événements historiques majeurs. Enfant, il fut témoin de la Grande Guerre ; adulte, puis prêtre et religieux, il vécut les retombées des totalitarismes européens ; mobilisé durant la Seconde Guerre mondiale il fut aumônier militaire au front, puis prisonnier de guerre jusqu'à la Libération ; témoin engagé dans la décolonisation de l'Afrique et dans la vie sociale d'après-guerre, il bretta souvent avec sa hiérarchie et avec la Curie romaine... Sa vie d'homme d'Église fut indissociable des grands débats religieux qui marquèrent le christianisme contemporain depuis son ordination jusqu'à sa mort. Sa vocation, ses engagements théologiques et son implication dans l'Église sont emblématiques de l'intense débat doctrinal qui parcourut la chrétienté au cours du siècle dernier : la personnalité d'Yves Congar marqua les mouvements chrétiens (jeunesses ouvrières et étudiantes, *Témoignage chrétien*, prêtres-ouvriers, dialogues œcuméniques et inter-religieux, etc.). Il s'engagea pour que la doctrine de l'Église catholique s'adapte au monde contemporain. Il fut l'un de ses principaux réformateurs, bien qu'il dût subir souvent la réprobation de la hiérarchie romaine. Respecté et soutenu par les papes Jean XXIII, Paul VI et Benoît XVI, il fut élevé au cardinalat un an avant de mourir par le Pape Jean-Paul II qui appréciait sa stature morale, ses convictions, son savoir théologique et sa très forte personnalité.

C'est pourquoi la publication des journaux que le P. Congar a tenus durant toute la durée du concile Vatican II (1962 à 1965) eut un grand écho. L'édition

originale (*Mon journal du Concile*, Paris, Éd. Le Cerf, 2 tomes, 2002) et sa version anglaise complétée par des notes savantes, par un index détaillé et par une analyse fine (*My Journal of the Council*, trad. du français par Mary John Ronayne, Mary Cecily Boulding, Collegeville, Liturgical Press, 2012) apportent un éclairage essentiel sur les faits, les débats, la méthode et le fonctionnement de ce concile, tout au long des quatre ans pendant lesquels s'élaborèrent les seize documents dont il a accouché.

L'ouvrage de David Douyère repose sur une lecture, attentive et détaillée, du journal d'Yves Congar. Sa rédaction s'est étalée sur dix ans (p. 232). Après un préambule de dix-huit pages intitulé « Religion et communication », trop général à notre goût, l'introduction (pp. 29-38) entre dans le vif du sujet : « Une fenêtre sur la production communicationnelle [du concile] au moment où l'Église catholique réfléchit sur son discours [et] lui donne une nouvelle forme » (p. 30). Ce journal « très sobre, souvent laconique », dit l'auteur (p. 33) témoigne de la vivacité intellectuelle du P. Congar, de son aptitude à juger les hommes, à jauger leurs discours, leur habileté rhétorique et leur maîtrise du langage – souvent, en l'occurrence, le latin d'Église dans lequel se formulent, pour l'essentiel, les contributions aux débats conciliaires ! Après l'annonce du plan (p. 37-38), David Douyère aborde son vrai propos : ce journal (p. 41) « difficile à lire [il] se fait roman, avec ses personnages [il témoigne aussi] d'un combat contre la réaction dans l'Église [et] d'intrigues vaticanes comme les chroniqueurs les aiment » (p. 42). Il souligne aussi que ce document (p. 45) « [inscrit] les faits, les échanges, les propos, votes [etc.] pour en faire un matériau de travail ».

Il en ressort qu'Yves Congar fut un intellectuel inspiré, taillé pour la lutte (comme Paul de Tarse ?), jamais rebuté par l'adversité, mobilisant ses forces, malgré la maladie qui le mine déjà, pour exprimer des convictions qui furent souvent reprises dans les conclusions du concile. Au-delà des débats de méthode ou d'expression, « Congar est un fin analyste profane [sic] de la communication » dit David Douyère (p. 48), ce qui ferait de son journal l'instrument d'un « combat politique : une minutieuse dénonciation descriptive, extrêmement précise, visant à permettre la condamnation de Rome, de la réaction et du Saint-Office » (p. 50) ; une opinion tranchée, plus excessive que celle que David Douyère énonce plus loin (p. 57) : « L'enjeu du concile est aussi [de] faciliter un dialogue avec les autres confessions chrétiennes ; dans le cadre [œcuménique] l'Église allait avoir la parole ». Notre « lecteur-analyste » doute cependant de l'utilité de sa propre lecture qui (p. 61)